vais voir ce jeune homme. Est-ce un bon ? Peut-on compter sur lui ? A-t-il quelque ressemblance avec l'autre ?

—Tu le verras ; attends ici."

L'amitié de ces deux hommes datait de l'hiver de 1812. Dans la déroute de l'armée française, le hasard avait rapproché le lieutenant d'artillerie et le colonel du 23^e. L'un était âgé de dix-huit ans, l'autre n'en comptait pas vingt-quatre. La distance de leurs grades fut aisément rapproché par le danger commun ; tous les hommes sont égaux devant la faim, le froid et la fatigue. Un matin, Leblanc, à la tête de dix hommes, avait arraché Fougas aux mains des Cosaques ; puis Fougas avait sabré une demi-douzaine de trainards qui convoitaient le manteau de Leblanc. Huit jours après, Leblanc tira son ami d'une baraque où les paysans avaient mis le feu ; à son tour Fougas repêcha Leblanc au bord de la Bérésina. La liste de leurs dangers et de leurs mutuels services est trop longue pour que je la donne tout entière. Ainsi, le colonel, à Königsberg, avait passé trois semaines au chevet du lieutenant atteint de la fièvre de congélation. Nul doute que ces soins dévoués ne lui eussent conservé la vie. Cette réciprocité de dévouement avait formé entre eux des liens si étroits qu'une séparation de quarante-six années ne put les rompre.

Fougas, seul au milieu d'un grand salon, se replongeait dans les souvenirs de ce bon vieux temps, lorsqu'un huissier l'invita à ôter ses gants et à passer dans le cabinet de l'Empereur.

Le respect des pouvoirs établis, qui est le fond de ma nature, ne me permet pas de mettre en scène des personnages augustes. Mais la correspondance de Fougas appartient à l'histoire contemporaine, et voici la lettre qu'il écrivit à Clémentine en rentrant à son hôtel :

A Paris, que dis-je ? au Ciel ! le 21 août 1850.

Mon bel ange,

Je suis ivre de joie, de reconnaissance et d'admiration. Je l'ai vu, je lui ai parlé ; il m'a tendu la main, il m'a fait asseoir. C'est un grand prince ; il sera le maître de la terre ! Il m'a donné la médaille de Sainte-Hélène et la croix d'officier. C'est le petit Leblanc, un vieil ami et un noble cœur, qui m'a conduit là-bas ; aussi est-il maréchal de France et duc du nouvel empire ! Pour l'avancement, il n'y faut pas songer encore : prisonnier de guerre en Prusse et dans un triple cercueil, je rentre avec mon grade ; ainsi le veut la loi militaire. Mais avant trois mois je serai général de brigade, c'est certain ; il a daigné me le promettre lui-même. Quel homme ! un dieu sur la terre ! Pas plus fier que celui de Wagram et de Moscou, et père du soldat comme lui ! Il voulait me donner de l'argent sur sa cassette pour refaire mes équipements. J'ai répondu : " Non, sire ! J'ai une créance à recouvrer du côté de Dantzic : si l'on me paye, je serai riche ; si l'on nie la dette, ma solde me suffira." Là-dessus... ô bonté des princes, tu n'es donc pas un vain mot ! Il sourit finement et me dit en frisant ses moustaches : " Vous êtes resté en Prusse depuis 1813 jusqu'en 1850 ?—Oui, sire.—Prisonnier de guerre dans des conditions exceptionnelles ?—Oui, sire.—Les traités de 1814 et de 1815 stipulaient la remise des prisonniers ?—Oui, sire. On les a donc violés à votre égard ?—Oui, sire.— Hé bien la Prusse vous doit une indemnité. Je la ferai réclamer par voie diplomatique.—Oui, sire. Que de bontés ! " Voilà une idée qui ne me serait jamais venue à moi ! Reprendre de l'argent à la Prusse, à la Prusse qui s'est montrée si avide de nos trésors en 1814 et en 1815 ! Vive l'Empereur ! ma bien-aimée Clémentine ! Oh ! vive à jamais notre glorieux et magnanime souverain ! Vive l'Impératrice et le prince impérial ! Je les ai vus ! L'Empereur ma présenté à sa famille ! Le prince est un admirable petit soldat ! Il a daigné battre la caisse sur mon chapeau neuf ; je pleurais de tendresse. S. M. l'Impératrice avec un sourire angélique, m'a dit qu'elle avait entendu parler de mes malheurs. " O madame ! ai-je répondu, un moment comme celui-ci les rachète au centuple.—Il faudra venir danser aux Tuileries l'hiver prochain.—Hélas ! madame, je n'ai jamais dansé qu'au bruit du canon ; mais aucun effort ne me coûtera

pour vous plaire ! J'étudierai l'art de Vestris.—J'ai bien appris la contredanse," ajouta Leblanc.

L'empereur a daigné me dire qu'il était heureux de retrouver un officier comme moi, qui avait fait pour ainsi dire hier les plus belles campagnes du siècle, et qui avait conservé les traditions de la grande guerre. Cet éloge m'enhardit. Je ne craignis pas de lui rappeler le fameux principe du bon temps : signer la paix dans les capitales ! " Prenez garde, dit-il ; c'est en vertu de ce principe que les armées alliées sont venues deux fois signer la paix à Paris.—Ils n'y reviendront plus, m'écriai-je, à moins de me passer sur le corps. " J'insistai sur les inconvénients d'une trop grande familiarité avec l'Angleterre. J'exprimai le vœu de commencer prochainement la conquête du monde. D'abord, nos frontières à nous ; ensuite, les frontières naturelles de l'Europe ; car l'Europe est la banlieue de la France, et on ne saurait l'annexer trop tôt. L'Empereur hocha la tête comme s'il n'était pas de mon avis. Cacherait-il des desseins pacifiques ? Je ne veux pas m'arrêter à cette idée, elle me tue-rait !

Il me demanda quel sentiment j'avais éprouvé à l'aspect des changements qui se sont faits dans Paris ? Je répondis avec la sincérité d'une âme fière : " Sire, le nouveau Paris est le chef-d'œuvre d'un grand règne ; mais j'aime à croire que vos édiles n'ont pas dit leur dernier mot. Que reste-t-il donc à faire, à votre avis ?—Avant tout, redresser le cours de la Seine, dont la courbe irrégulière a quelque chose de choquant. La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, pour les fleuves aussi bien que pour les boulevards. En second lieu, niveler le sol et supprimer tous les mouvements de terrain qui semblent dire à l'administration : " Tu es moins puissante que la nature ! " Après avoir accompli ce travail préparatoire, je tracerais un cercle de trois lieues de diamètre, dont la circonférence, représentée par une grille élégante, formerait l'enceinte de Paris. Au centre, je construirais un palais pour Votre Majesté et les princes de la famille impériale ; vaste et grandiose édifice enfermant dans ses dépendances tous les services publics : états-major, tribunaux, musées, ministères, archevêché, police, institut, ambassades, prisons, banque de France, lycées, théâtres, *Moniteur*, imprimerie impériale, manufacture de Sèvres et des Gobelins, manutention des vivres. A ce palais, de forme circulaire et d'architecture magnifique, aboutiraient douze boulevards larges de cent vingt mètres, terminés par douze chemins de fer et désignés par les noms des douze maréchaux de France. Chaque boulevard est bordé de maisons uniformes, hautes de quatre étages, précédées d'une grille en fer et d'un petit jardin de trois mètres planté de fleurs uniformes. Cent rues, larges de soixante mètres, unissent les boulevards entre eux ; elles sont reliées les unes aux autres par des ruelles de trente-cinq mètres, le tout bâti uniformément sur des plans officiels, avec grilles, jardins, et fleurs obligatoires. Défense aux propriétaires de souffrir chez eux aucun commerce, car la vue des boutiques abaisse les esprits et dégrade les cœurs ; libre aux marchands de s'établir dans la banlieue, en se conformant aux lois. Le rez-de-chaussée de toutes les maisons sera occupé par les écuries et les cuisines ; le premier loué aux fortunes de cent mille francs de rente et au-dessus ; le second, aux fortunes de quatre-vingt à cent mille francs ; le troisième, aux fortunes de soixante à quatre-vingt mille francs ; le quatrième, aux fortunes de cinquante à soixante mille francs. Au-dessous de cinquante mille francs de rente, défense d'habiter Paris. Les artisans sont logés à dix kilomètres de l'enceinte, dans des forteresses ouvrières. Nous les exemptons d'impôts pour qu'ils nous aiment ; nous les entourons de canons pour qu'ils nous craignent. Voilà mon Paris ! " L'Empereur m'écoutait patiemment et frisait sa moustache. " Votre plan, me dit-il, coûterait un peu cher.—Pas beaucoup plus que celui qu'on a adopté," répondis-je. A ce mot, une franche hilarité, dont je ne m'explique pas la cause, égaya son front sérieux. " Ne pensez-vous pas, me dit-il, que votre projet ruinerait beaucoup de monde ?—Eh ! qu'importe ? m'écriai-je, puisque je ne ruine que les riches ! " Il se remit à rire de plus belle et me